

Les fêtes patronales

Souvenirs des Années Quarante

par LUCIENNE FALETTO LANDI

Ln rassemblant les articles parvenus pour la préparation de ce nouveau numéro de la revue je me suis attardée sur les interviews effectués par Imelda Ronco et Michele Musso à propos des fêtes patronales des hameaux.

Personnellement, je n'ai jamais eu l'occasion de fréquenter le vallon de Saint-Grat pour la Sainte-Barbe, mais je garde un souvenir très net des fêtes du "restant de la paroisse" (comme le bon curé Vesan avait l'habitude de nommer les hameaux situés en dessous des Trois-Ponts). Et, parmi celles-ci, surtout la Saint-Nicolas au Bioley.

A la fin octobre 1942, chassées de Turin par les bombardements qui avaient rendu inhabitable l'appartement que nous y occupions, Maman s'était rappelée de sa vieille maison du Grand-Praz et nous étions arrivées à Issime, (elle et moi car Papa était militarisé à Turin). Nous avions été hébergées, au début, chez l'oncle Fortuné au Bioley, car il fallait mettre en ordre le Grand-Praz où personne n'avait plus demeuré depuis 1926. A Turin il faisait froid et il y avait du brouillard, tandis qu'à Issime le temps avait été très beau cet automne-là. L'oncle Fortuné même en était fort étonné et il disait que la Bonne Dame de Chinchère n'avait même pas eu du sucre pour son gâteau de fête le 21 novembre, car l'habituelle saupoudrée de neige avait manqué ce jour-là.

Puis, le 6 décembre, à la Saint-Nicolas, c'était le tour de l'oncle Fortuné d'héberger Monsieur le Curé et c'était lui qui avait cuisiné. J'avoue avoir été très distraite pendant la messe par l'odeur du cabri qui cuisait dans l'âtre de la maison de mes ancêtres et qui parvenait jusqu'à la chapelle!

Le soir, après souper, l'oncle avait allumé le "quinquet" réservé aux jours de fête, car le pétrole était fort précieux, et quelques jeunes d'Issime (y compris deux carabiniers) avaient frappé à la porte demandant s'ils pouvaient rentrer. Ils portaient un fiasco de vin et une petite bouteille de "Persico" destinée à tante Delphine, l'épouse de mon oncle. L'on avait d'abord bavardé et chanté. Puis ma cousine Angiolina avait sorti de l'armoire son phonographe et les quelques disques qu'elle possédait. Moi, qui étais la plus jeune, j'avais été chargée de tourner la manivelle pour redonner la charge au phono et les autres s'étaient mis à danser. Tout ce bruit avait dérangé les vaches à l'étable et elles s'étaient mises aussi à faire du fracas avec leurs sonnailles. La tante, alors, avait mis sur la table quelques assiettes et quelques victuailles et l'oncle était sorti sur le balcon fouetter la crème dans un seau de cuivre. Tout le monde avait bien dégusté ce qu'il y avait à manger puis avait fini par se lancer de la crème fouettée à la figure, ce qui m'avait fort étonnée. Moi qui avais passablement souffert du manque de nourriture pendant les derniers mois de vie à Turin, je trouvais ce gaspillage assez malséant!

Puis Noël était venu. Nous manquions de nouvelles de Papa et la bonne Louise Consol nous avait invitées à souper chez elle. Frido, son fils aîné, avait demandé à Maman de me laisser aller avec lui au village où il y avait Formento, le chef cantonnier, qui jouait de l'accordéon. Nous étions partis en donnant rendez-vous à Maman à l'église pour la messe de minuit. Et la messe avait duré longtemps... A la sortie, quelle surprise! Il avait neigé très copieusement et un épais manteau blanc recouvrait le paysage. Maman et moi avons pris le che-



Pique-nique au Sanctuaire de Voury le 15 août 1939

min mulétier qui, après les Trois-Ponts, suivait le Lys sur sa gauche. Parvenues près du petit pont qui chevauche le Tourrison, une superbe vision nous avait arrêtées net: un renard se tenait debout sur un rocher et c'était comme une statue en or sur un socle de marbre blanc. J'ai souvent raconté cette histoire à mes enfants et à mes petits-enfants qui ont pris l'habitude d'appeler ce pont "le pont du renard".

Nous avons dormi, Maman et moi, bien au chaud, mais étions en souci pour Papa dont nous n'avions aucune nouvelle; vers la mi-matinée nous avons vu un homme traverser le pont du décauville sur le Lys. Il marchait avec difficulté et traînait deux valises par dessus la neige. C'était Papa qui avait fait les treize kilomètres nous séparant de la gare de Pont-Saint-Martin à pied sur une route où aucun traîneau n'avait tracé le chemin!

Il nous avait ensuite raconté qu'il s'était arrêté à Fontainemore pour demander à l'épicier s'il avait quelque chose à lui vendre car il crai-

Saint-Nicolas au Bioley

gnait beaucoup que Maman n'ait pu se procurer de quoi faire un bon repas de Noël. Pendant ce temps un homme était rentré à l'épicerie, qui était aussi bureau de tabac, et avait demandé une boîte d'allumettes. Ayant entendu une réponse négative, Papa avait sorti de sa poche une boîte d'allumettes et la lui avait donnée. Le bon homme voulait la lui payer, mais Papa avait répondu: "Non, je ne veux rien. Faites compte que vous avez rencontré le père Noël".

Nous avions presque oublié ce fait lorsque, quelques jours après, ce même homme était arrivé chez nous avec une hotte pleine de victuailles: un morceau de tomme, du boudin, du saucisson, des pommes de terre... Papa voulait lui donner un peu d'argent en échange, mais il n'avait rien voulu disant qu'il s'était informé et, ayant appris que nous avions été bombardés à Turin, il était bien content de nous donner quelque chose qu'il possédait en échange des allumettes dont il avait eu vraiment besoin et qu'il n'aurait su comment se procurer autrement.

Lorsque mes petits-enfants me demandent un conte de Noël je leur raconte toujours cette petite histoire!

Et puis le 20 janvier était arrivé: c'était la Saint-Sébastien, la grande fête patronale. Il était absolument interdit à l'époque de danser dans les hôtels, mais la Saint-Sébastien sans un petit bal n'était pas pensable. Il avait alors été décidé d'organiser un bal au Grand-Praz chez Henri Busso, le garde champêtre. Deux musiciens avaient été appelés: Pierino Sucquet, avec son saxophone, de Pont-Saint-Martin et Bruno Fassy, avec son accordéon, de Tour d'Herréraz. Le poêle était plein à craquer. La jeunesse y était venue de toute la Vallée; même une luge traînée par un cheval avait amené des jeunes de Gressoney (c'est d'ailleurs ce soir-là que j'ai connu ma grande amie Nestely Glavinaz).

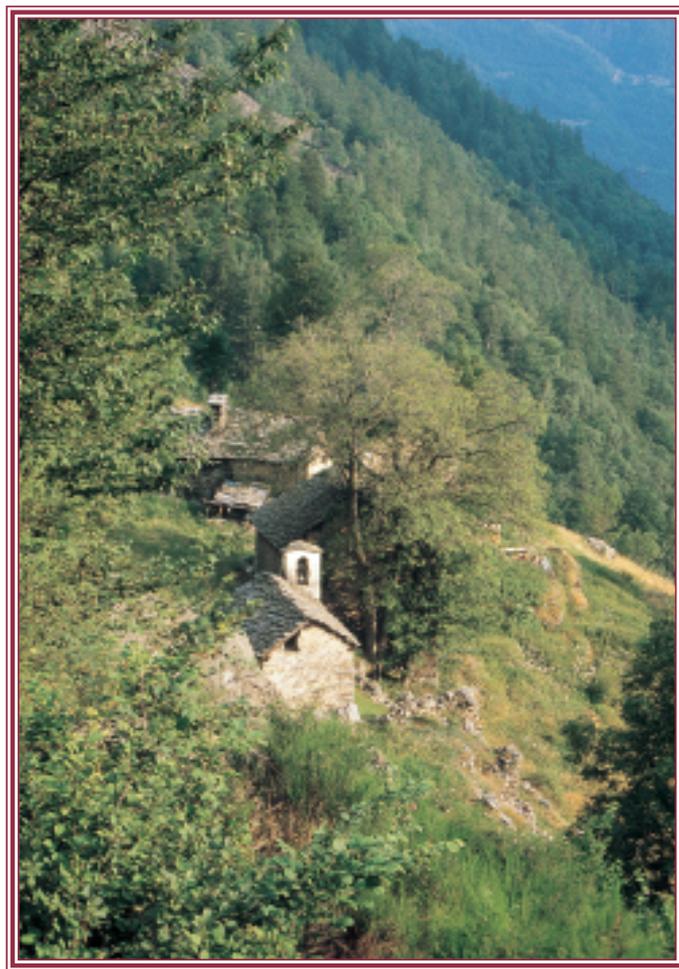
Il y avait même quelques jeunes alpins qui jouissaient d'une permission et cela devait être pour eux la dernière visite au village avant leur libération des camps de concentration allemands en 1945!

Et la guerre continuait de sévir, mais la jeunesse évite toujours de penser aux choses tristes et, avec mes amies du "restant de la paroisse", j'avais pris l'habitude d'aller chanter les Vêpres au Gaby. Pourquoi au Gaby?, se demandera-t-on. D'abord, parce que le soleil se retire vite de chez nous et que nous pouvions en jouir quelques heures de plus en... lui courant après, et puis, parce que, en rentrant du Gaby, nous nous arrêtons au Sanctuaire où il y avait un des propriétaires de la petite auberge qui jouait de l'accordéon et nous pouvions faire quelques tours de danse. Ceux-ci ne pouvaient être nombreux car le chemin du retour était long.. à pied et il était impensable de ne pas être à la maison lorsque Maman allait servir la soupe du soir!

Les fêtes patronales des paroisses voisines avaient aussi leurs attraits. Beaucoup de personnes de la paroisse d'Issime-Saint-Jacques avaient des familles parentes ou alliées au Gaby et ne manquaient d'y aller fêter la Saint-Joconde. Nous, du "restant de la paroisse", étions plus facilement invités à la Saint-Thomas du village de la Planaz ou pour la Saint-Antoine de Fontainemore.

Je me souviens qu'une fois, le 17 janvier, nous étions parties à quatre jeunes filles sur une bicyclette pour aller chanter les Vêpres à Fontainemore et nous arrêter ensuite un moment à la *Cantina della Rosa Rossa* pour faire un petit tour de danse. Naturellement, le retour avait été moins rapide que la descente et nous étions remontée (de bonne heure avant qu'il ne fasse nuit profonde) traînant la bicyclette à tour de rôle.

Il est notoire que dans nos villages il est quasiment impossible de faire quelque chose en cachette et ma mère, de suite informée, m'avait bien grondée pour cet exploit. Elle nous avait appelées des écerve-lées car nous aurions pu faire "*el saot dël magnin*" c'est-à-dire, (cela était arrivé à un étameur qui, rentrant au Canavais à bicyclette son



attirail sur le dos, avait raté un virage) précipiter dans le gouffre de Guillemore.

Vu l'état de la voirie à l'époque, elle avait bien raison de se préoccuper!

Après la guerre, les grandes fêtes patronales se déroulaient selon les règles habituelles. Terminées les pratiques religieuses et les repas solennels tout le monde, à Issime, se rendait chez Jans, à l'hôtel Issime, pour le bal du soir. Les filles étaient accompagnées de père et mère qui dansaient aussi un moment. Parfois, les pères, las de fox-trott, se rendaient chez Carrel pour jouer à la belote et les filles souhaitaient qu'ils fissent plusieurs revanches avant de venir les chercher pour rentrer à la maison.

Maintenant que je suis une vieille grand-mère, mon tiroir aux souvenirs ouvert devant moi, je me demande si la jeunesse actuelle, habituée à partir danser vers les discothèques à l'heure où nous devons être sagement rentrées à la maison, est bien capable de s'amuser gentiment comme nous le faisons? Nous chantions "Mon papa ne veut pas que je danse la polka, mais malgré sa défense, moi je danse, moi je danse" et cela avait bien l'attrait du "défendu", mais maintenant que tout est permis que reste-t-il?

*Il est si proche le temps
où il me tardait tant
d'avoir vingt ans.
J'en ai vite eu trente,
quarante, cinquante,
soixante, septante.....
et dès demain, peut-être,
je ne conjuguerai plus
ni je ni être.*